LE 1er GROUPE

DU

101 RÉGIMENT D'ARTILLERIE

LOURDE DE CAMPAGNE

LES OFFICIERS DU 1er GROUPE PENDANT LA GUERRE

Année 1914.

Le 13 août 1914, au départ en campagne, le 1ejr groupe est ainsi encadré :

HEINARD, chef d'escadron.	Commandant le groupe.
CHOLET, capitaine	Commandant la 7e b ie.
BARBIEN, lieutenant.	
GAY, lieutenant	Commandant la 8e b ie.
CERTAIN, lieutenant.	
VACHER, capitaine	Commandant la 9e b ie.

Fin septembre, les lieutenants BALOURDET et VAUGT sont affectés au groupe.

Année 1915.

DUTHEIL DE La ROCHÈRE, chef d'escadron . .	Commandant le groupe..
HARDY	Lieutenant.
HENRY	—
THEODORE	Sous- Lieutenant
DUPONT	—
DEPARPE	Médecin aide-maj. 1re cl.
BÀLOURDET, capitaine	Commandant la 1e b ie.
BAUTELOUP, sous-lieutenant.	
LEBRUN, sous-lieutenant.	
GAY, capitaine.	Commandant la 2e b ie
LEFRANÇOIS, lieutenant.	
DEINORA, sous-lieutenant.	
CERTAIN, capitaine.	Commandant la 3e b ie
HENRIET, sous-lieutenant.	
SAGUE, sous-lieutenant.	
MORACHINI, sous lieutenant	

JUILLET 1916

DUTHEIL DE LA ROCHÈRE, chef d'escadron	Commandant le groupe.
BOUCAREL	Sous-lieutenant.

THÉODORE	—
DUPONT	—
DESPINAY, capitaine	Commandant la 1re bie.
PIERRON, lieutenant.	
FERRAND, capitaine	Commandant la 2e bie.
DEMORA, lieutenant.	
TINEL, sous-lieutenant.	
CERTAIN, capitaine	Commandant la 3e bie.
LAPIE, lieutenant.	
MORACHINI, sous-lieutenant.	

1er janvier 1917.

MÉDART, capitaine	Commandant le groupe.
BOUCAREL	Lieutenant.
THÉODORE	Sous-lieutenant.
DUPONT	—
DEPARPE	Médecin aide-maj. 1re cl.
LEGARD	Médecin aide-maj. 2e cl.
DEPINAY, capitaine	Commandant la 1re bie.
PIERRON, lieutenant.	
DESSAUD, sous-lieutenant.	
DOGNIN, capitaine	Commandant la 2e bie.
DEMORA, lieutenant.	
TIN EL, sous-lieutenant.	
DESMOULIÈRES, lieutenant.	Commandant la 3e bie.
DUPONT, sous-lieutenant.	
BERNARD, sous-lieutenant.	

Mai 1917.

GUILLAUME, chef d'escadron	Commandant le groupe.
PIERRON	Lieutenant.
DUPONT	Sous-lieutenant.
CAULIET, lieutenant	Commandant la 1re bie.
DESSAUT, sous-lieutenant	
LESAINT, sous-lieutenant	
DOPRIN, capitaine	Commandant la 2e bie.
TIN EL, lieutenant.	
MASSON, aspirant.	
DESMOULIÈRES, capitaine	Commandant la 3e bie.
VENDERVICK, lieutenant.	
LEMARIE, sous-lieutenant.	

Le cadre officier du groupe était ainsi composé :

GUILLAUME, chef d'escadron	Commandant le groupe.
DUPONT, lieutenant	Adjoint
RÉOL, sous-lieutenant.	—
CHAMPSAUR, sous-lieutenant.	—
SENARD, sous-lieutenant.	—
DUTHEYRAT, sous-lieutenant	— Approvisionnement depuis janvier 1917.
RIFFER	Aide-major
SEGARD	Vétérinaire

1RE BATTERIE	VENDERYICK, capitaine.
—	LESAINT, sous-lieutenant.
—	HÉRITIER, aspirant.
—	LANTONY, aspirant.
2E BATTERIE	Doprin, capitaine.
—	TINEL, lieutenant.
—	MASSON, sous-lieutenant.
—	BARDALOUD, aspirant.
—	EGRETAUD, aspirant.
3E BATTERIE	Quitteray, lieutenant.
—	GERMAIN, sous-lieutenant.
—	LYS, aspirant.
—	DE VALROGER, aspirant.
COLONNE LÉGÈRE.	Le Brun, lieutenant.

CHAPITRE I

CHARLEROI — LA MARNE

24 août-6-18 septembre 1914.

Si le 1er groupe n'a pas connu sous les acclamations frénétiques d'une foule en délire les embarquements triomphants des régiments vers la frontière, son sort fut préférable, peut- être. C'est par route qu'à marches forcées il gagne la Belgique.

Depuis les premiers jours d'août 1914, nous étions en formation au camp de Sissonne (Aisne) sous les ordres du chef d'escadron HEIMARD. Là, le groupe reçoit des canons de 120 C. système Baquet et se prépare à partir en campagne. L'ordre de départ arrive le 13 août : le groupe doit se rendre en Belgique et se mettre à la disposition du général commandant le 13e C. A.

Il part du cantonnement des Tuillhots dans un enthousiasme vibrant. Chaque village, chaque ville traversés nous acclament; les femmes nous jettent des fleurs. Roses et œillets sont accrochés aux frontaux des brides. Ces hommes, ces soldats ont fait à la patrie le sacrifice de leur vie. Beaucoup peut-être ne reviendront pas. On ne sait quoi leur offrir.

Le 21 août, le groupe parvient à Boussu-lès-Valcourt dans la province de Hainaut et y cantonne. Depuis deux jours nous avons abandonné la terre de France. Il faut avoir quitté son pays en de tels instants pour en concevoir toute l'émotion. La France est maintenant là-bas, derrière ces collines du Hainaut qui nous barrent l'horizon, et désormais pour nous la France symbolise tous nos sentiments, toutes nos amitiés, toutes nos amours. Ce sont les familles, les parents si vite abandonnés, ce sont les enfants dont les grands yeux tristes nous regardaient étonnés au départ. Il faut avoir quitté sa patrie pour sentir par quels liens elle nous tient au cœur. Malgré le chaleureux accueil belge, une certaine gravité empreint tous les visages, faite à la fois des soucis de chacun, de la nostalgie du pays déjà si lointain semble-t-il, et de l'approche imminente de la première bataille.

Le 23 août, la fusillade est vive au nord. L'infanterie prend contact avec l'ennemi au village de Chatelet, à l'est de Charleroi. Le groupe n'intervient pas dans la bataille. Le 24 août seulement il traverse la rivière *l'*« Eau-d'Heure » et met en position sur les hauteurs au nord de Valcourt.

Le soir de la bataille ordre de repli est donné. La retraite ! Déjà ! La rage au cœur, nous repassons la frontière et, jusqu'au 29, nous marchons vers le sud. Nous voici revenus en France. Le mouvement de repli s'opère dans le plus grand calme. Nous essayons d'encourager par notre attitude tranquille les populations alarmées par la retraite.

Le 29 août, nous sommes près de Guise; là le groupe recevra son véritable baptême du feu.

Il met en position près du village de Lanaifay, aux alentours de la ferme de Courjumelles. Il y éprouve le 29 août ses premières pertes en personnel. Pauvres camarades, tombés glorieusement les premiers pour la France, recevez ici l'hommage de ceux qui, plus heureux, ont essayé ce jour de vous venger avec une énergie décuplée !

Ces premiers sacrifices n'enraient pas le mouvement de recul; il reprend le 30 au matin. La retraite se poursuit désespérante par ses marches sans trêve de jour et de nuit. Hommes harassés, inquiets, chevaux maigris, blessés par le harnachement, marchent toujours. Le 3 septembre, on franchit la Marne.

Une section de la 9e batterie met en position à Verneuil, près de Gorrobert, pour interdire l'accès des ponts dès que l'infanterie qui ferme la marche en fera la demande. Mais l'ennemi passe la Marne en aval et prend la section isolée à revers. La lutte s'engage, opiniâtre, entre cette poignée d'hommes et la cavalerie ennemie qui cherche à la cerner. Déjà les blessés sont tombés nombreux quand les pièces, enfin attelées, parviennent à percer les avant-gardes allemandes et à rallier le gros du groupe.

Et la retraite continuait toujours... A chaque étape des chevaux s'abattent, qu'on ne peut relever. Leurs cadavres gonflés jalonnent les routes. Bientôt, si le mouvement continue, nous atteindrons la Seine.

La passerons-nous aussi ? et derrière ses ponts sautés nous faudra-t-il abandonner une partie du pays ? Nous reculons sans cesse. Quand donc viendra la grande bataille ? Nous devons garder le contact avec l'ennemi mais ne pas nous engager à fond, retarder le plus possible sa marche sans nous laisser accrocher.

Le 6 septembre, le groupe bivouaque près de Villenauxe-sur-Àube. Épuisés de privations, de fatigues, ayant bientôt perdu tout espoir que cessât jamais cette marche affolante vers le sud, hommes et chevaux se sont endormis du lourd sommeil de la lassitude. Cette nuit encore ils ne reposeront pas.

Dans la nuit parvient l'ordre de cesser le mouvement de retraite. Les armées françaises reprennent sur des positions choisies une vigoureuse offensive. Après l'horreur de la retraite, c'est l'enthousiasme de la marche en avant. Fatigues, peines, privations, souffrances, tout est oublié. C'est la victoire, on va jeter l'ennemi hors de France.

Le groupe aide par ses tirs à la reprise de nombreux villages. Le 8, c'est l'attaque de Montmirail emporté d'assaut; le 9, celle de Corrobert. Rapide, la marche continue... en avant. Épernay, la Marne, Reims sont dépassés.

Le 13 septembre, au nord-ouest de Reims, le groupe traverse le canal de l'Aisne à la Marne et s'établit sur la rive gauche. Mais le front se stabilise; l'ennemi résiste avec fureur, le groupe ne peut maintenir ses positions trop avancées et vient s'établir sur les pentes boisées qui dominent la route de Reims à Laon, près du fort de Saint-Thierry : soumises à de violents bombardements, les 7e et 8e batteries ne peuvent tenir leurs positions. Leurs pertes sont élevées en personnel, matériel et chevaux. La 8e a perdu les deux tiers de ses attelages, deux canons, trois caissons, six hommes blessés. La 9e, à son tour, est obligée, à la suite d'un bombardement par 210, d'évacuer sa position. La 8e batterie, qui a le plus souffert, complète les deux autres unités en hommes, chevaux et matériel et est dirigée sur le dépôt du régiment. Le 18 septembre, le groupe, réduit à deux batteries, occupe des emplacements près de Saint- Thierry.

Tel fut le rôle du groupe dans la retraite de Belgique et à la victoire de la Marne. De Sissonne à Charleroi, de la Meuse à Guise, de Guise à l'Aube et à la Seine, de Villenauxe à Reims et Berry-au-Bac : plus de 400 kilomètres à vol d'oiseau, près de 1.000 kilomètres de routes en un mois, des combats continuels...

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE BATAILLE DE L'AISNE

Fin septembre-novembre 1914.

LES POSITIONS DE SAINT-THIERRY

Saint-Thierry est à mi-chemin entre Reims et Berry-au-Bac, à l'ouest de la route de Reims à Laon. Des positions, on domine la vallée du canal de la Marne à l'Aisne, jalonnée par les villages de Courcy, Bétheny, Loivre.Ce sont là, avec les ponts et les écluses du canal, les principaux objectifs du groupe. Contrebattues avec violence dès les premiers jours par des bombardements continuels de 210, les batteries subissent de nombreuses pertes.

Une pièce de la 9e batterie est détachée en première ligne, où elle occupe divers emplacements pour exécuter de nuit des tirs de harcèlement à grande distance, dans la zone ennemie. Au début de novembre, une seconde pièce se joint à elle et la section se met en position à demeure dans le bois de Chauffour à droite de la route nationale. Elle est chargée de missions de barrage sur les lignes allemandes.

En novembre, la 8e batterie rentre au dépôt, armée de canons de 95. Elle va occuper sur la rive droite de l'Aisne,

au delà de Berry-au-Bac, deux positions, l'une près de Beaurieux, l'autre près de Moulins. Elle ne peut se maintenir sur la rive droite, et quelques jours plus tard revient s'établir dans le bois de Gernicourt.

Le 1er décembre, la 7e batterie relève la section avancée de la 9e dans le bois Chauffour. Cette dernière, chargée d'une mission de destruction sur les organisations ennemies, s'installe dans le bois d'Hermonville. Elle tire sans arrêt. Energiquement contrebattue par l'artillerie ennemie dont les obus hachent le bois d'Hermonville, elle ne subit aucune perte et accomplit parfaitement sa mission.

La 9e batterie, ses objectifs détruits, est chargée d'aller relever une batterie de 95 d'un autre régiment en bordure de la route et à mi-chemin de Cormicy à Cauroy. Elles échangent leur matériel. La 7e reçoit également des canons de 95.

Déjà l'hiver est venu, froid, glacial. Les opérations se ralentissent; le front se stabilise pour la période d'hiver, l'activité s'affaiblit de part et d'autre. Tout en assurant leurs missions de tir les batteries améliorent leurs positions, aménagent des abris et construisent des travaux de protection. Après cinq mois de luttes sans répit le groupe goûte un repos bien gagné.

CHAPITRE III

L’AISNE

1915.

Tout entière l’année 1915 se passera pour le groupe sur ces positions échelonnées de Reims à Berry-au-Bac et organisées à la fin de la première bataille de l’Aisne : la 7e batterie près des dernières maisons de Saint-Thierry, la 8e à mi-chemin, entre Cauroy et Cormicy, la 9e dans le bois de Gernicourt.

Qu'il est long et énervant ce stationnement de quatorze mois sur les mêmes positions !

Que faire, jours et nuits, entre les tirs, pendant les heures de veille? C’est l’époque des multiples travaux ingénieux du Poilu, tantôt fabricant de briquets avec un tube de fusée éclairante fermé par un sou, tantôt sculpteur sur bois, brodeur, ou graveur de douilles, tantôt enfin orfèvre ciselant dans une tête de fusée allemande la précieuse bague d'aluminium qui fera la joie de quelque fiancée ou marraine. Il faut les voir après un bombardement fouiller les entonnoirs, rechercher où a pu sauter la tête blanche de l'obus ennemi. Chacun s’ingénie à orner l’abri ou la cagna commune : l’un décore de peintures et de dessins les murs de rondins et de planches, l'autre découpe dans un journal illustré des gravures égrillardes, un autre invente des dispositions ingénieuses et pratiques pour l’éclairage, la superposition des couchettes ou la confection de sièges « style moderne ». Dans un coin la manille fait rage et rien ne saurait troubler les joueurs. Tous, réunis dans les abris quand l'ennemi bombarde nos positions, épuisent tour à tour leurs répertoires de chansons et de monologues à la lueur fumeuse de quelques bougies fichées dans des bouteilles ou maintenues par de gentils bougeoirs en fil de fer ouvragé. Odieusement grimé, un sous-officier, acteur professionnel, fait des contorsions étranges devant un panneau d’armoire à glace parvenu, Dieu sait à la suite de quelles aventures, dans cet abri de la 8e batterie. La vieille gaîté gauloise et française s’épanouit en ces heures de danger et nargue l’ennemi. Souvent dans les vieux quarts sales et cabossés, le champagne, découvert dans quelque vieille cave abandonnée, remplace le « pinard » de l’intendance.

Ainsi monotone s’écoule l’année 1915. Souvent on regrette les marches pénibles vers la Marne glorieuse. Quand donc ces temps reviendront-ils ? quand marcherons-nous encore à la poursuite du Boche ?

Le 1er novembre 1915, le groupe reçoit de la Ve armée l’ordre de porter désormais le titre de 1er groupe du 101e R. A. L. Il passe sous les ordres du chef d’escadron DUTHEIL DE LA ROCHÉRE. Ses batteries prennent désormais les noms de 1re, 2e et 3e.

Du 26 décembre 1915 au 17 février 1916, les trois batteries vont à tour de rôle cantonner à Saint-Brice près de Reims. Elles y font de nombreux exercices et y raffermissent leurs qualités manœuvrières amoindries par ce long stationnement. Le 17 février 1916, le 1er C. À. quitte la Ve armée pour être engagé dans la bataille que l'ennemi nous livre devant Verdun. Le 1er groupe s'y rendra par route.

CHAPITRE IV

BATAILLE DE VERDUN

27 février - 7 avril 1916,

Parti de Reims par route le 17 février 1916, le groupe arrive à Blercourt près de Verdun le 27. Le 28, à l'aube, il est en position près de Belleville, faubourg nord de Verdun : la 2e batterie reste sur roues à la ferme Wameaux, prête à mettre en batterie en terrain découvert.

La région est très accidentée. Verdun est situé dans une crique presque entièrement fermée par des chaînes de collines. La Meuse venant du sud-est s'ouvre un passage dans les hauteurs pour traverser la ville et redescendre vers le nord. Quelques larges failles découpent dans la ceinture montagneuse, défense naturelle de Verdun, des passages empruntés par les voies de communication. Sur la rive droite trois lignes de hauteurs enserrent la ville. La première, constituée par les côtes de Saint-Michel et de Belleville, est séparée par la côte de Froide-Terre du deuxième rempart jalonné par la côte du Poivre et la colline de Douaumont, point culminant du pays. Cette seconde ligne est reliée par les hauteurs de Vaux aux dernières falaises du plateau de Woëvre dont les derniers contreforts constituent la troisième ceinture de défense naturelle. Entre ces crêtes de profondes vallées. De ravins à faites, les différences d'altitude dépassent souvent 100 mètres. Boisées, toutes ces pentes étalent de magnifiques forêts. Seules les crêtes dénudées portent des ouvrages militaires, forts, batteries fixes, redoutes et ouvrages d'infanterie.

En 1916, l'ennemi tient la troisième crête et une partie de la deuxième, dont le fort de Douaumont. L'aile gauche du 1er C. À., appuyée à la Meuse à la hauteur du village de Bras, tient la demi-largeur de la vallée; l'aile droite est accrochée aux pentes de la côte du Poivre.

Toute retraite est impossible en cas de poussée de l'ennemi. La liaison avec la rive gauche de la Meuse n'est assurée que par deux ponts constamment bombardés par avions et pièces à longue portée. Le moindre recul de nos troupes mettrait la ville à portée des obusiers. L'ennemi attaque sans cesse. Chaque action offensive est précédée d'un véritable martèlement par obus de tous calibres. Les ouvrages des fortifications permanentes utilisés par l'infanterie comme centre de résistance sont en butte à des tirs de calibres insoupçonnés jusqu'alors et dont la puissance de destruction est inouïe.

On parle d'obus de 420 ! plus haut qu'un homme !

Le 28 février, le commandement porte à la .connaissance des troupes un ordre du jour où il est fait appel à la conscience de chacun pour l'accomplissement d'un devoir rendu impérieux par la situation : le moindre recul amènerait des conséquences fatales. « Il ne faut pas céder un pouce de terrain. Tout élément de tranchée pris par l'ennemi doit être repris immédiatement coûte que coûte... A aucun moment le repli ou l'abandon d'une position ne doit être envisagé. Tenir à tout prix. De votre sacrifice dépend le salut de la France ! »

Le groupe assurera les barrages en collaboration avec le groupe PONS du 111e R. À. L. Il se mettra constamment à la disposition de l'infanterie pour battre tous les objectifs qu'elle désignera : buts animés, découverts, nids de mitrailleuses gênants...

Toutes les énergies se tendent vers l'accomplissement de ces missions. Les officiers assurent une liaison constante avec l'infanterie.

Les tirs sont incessants. Concentration, tirs sur rassemblements, sur les lignes, se succèdent sans interruption. Il n'est pas de jour où le barrage ne soit demandé à plusieurs reprises. L'ennemi prononce des attaques locales dont l'ampleur s'élargit parfois jusqu'à dépasser le front du corps d'armée. Les troupes se rassemblent dans les ravins. Le 3 mars, le groupe disperse des formations dans le ravin entre les collines d'Haudromont et la côte du Poivre.

Le 5, la 2e batterie met en position entre le fort de Belle- ville et le fort de Saint-Michel, en surveillance sur le ravin au nord du bois Saint-Albin. Avant-trains et échelons bivouaquent près de la position. Mais le groupe ne devant à aucun prix reculer, il est inutile de les laisser exposés aux coups de l'ennemi et le lendemain ils vont bivouaquer au bois des Sartelles.

Ravins d'Haudromont et de Saint-Albin, ravin « E », ravin « D », troupes cherchant à s'avancer sur la côte du Poivre, convois de Beaumont à Louvemont ou Vacherauville, bois Brûlé, bois de Neuville : tels sont les principaux objectifs du groupe.

Les communications téléphoniques sont d'une difficulté inouïe, le bombardement détruit toutes les lignes et ne laisse aucun répit pour les réparer. Rendons ici hommage à la vaillance et au courage de nos téléphonistes. Pour les troupes d'attaque, énervées par un long bombardement, excitées par l'approche de l'heure H, il semble que ce soit un soulagement de partir enfin à l'assaut. On se sent les coudes, la compagnie, le bataillon tout entier ne fait plus qu'un. Partagé et couru en commun, le danger semble diminuer. Ce n'est rien d'affronter la mort en groupe. Mais quitter seul la sûreté de l'abri, charger les bobines de fil au ceinturon, l'appareil sur le dos, partir, seul ou à deux, dans la nuit qu'illuminent les éclatements, s'enfoncer dans les ravins où stationne le gaz asphyxiant, essayer en

vain de trouver la coupure, perdre la ligne, la retrouver et la reperdre encore, tomber de trous en trous, buter sur les cadavres, se relever et repartir inlassable; seul sous la mitraille avoir le calme stoïque de brancher son appareil, de faire des appels, de tresser l'épissure : voilà le rôle du téléphoniste. Il revient épuisé, par miracle il a échappé à la mort. Pâle, défait, il regagne le central, le P. C. où il fait si bon. A travers l'épaisse toiture de fer, de rondins ou de béton, les éclatements semblent lointains, perdus, oubliés. Il respire... Hélas ! son sacrifice a été inutile : la ligne est encore coupée. Toutes les équipes sont sorties. A lui à nouveau de repartir. Un dernier regard vers le camarade qui, les écouteurs aux oreilles, manipule en vain les fiches. Ses regrets vont une dernière fois à la tranquillité, au calme de l'abri, à sa douce température... Résolu, il abandonne cette chaleur, cette lumière... Il se plonge dans l'horreur de la nuit striée d'éclairs, illuminée de fusées, de flammes d'éclatement et de villages en feu à l'horizon. Reviendra-t-il cette fois ?

Le téléphoniste BOUCHY de l'équipe du groupe ne revint jamais. Reparti pour la troisième fois, dans la nuit du 18 mars 1916, il fut tué à la ferme Wameaux en réparant sa ligne.

Malgré les bombardements, les pertes sont légères grâce aux travaux de protection exécutés au prix de grandes fatigues dès la mise en batterie. Seules trois pièces sont détruites. Ajoutés aux fatigues d'un tir continu, les travaux d'aménagement épuisent les hommes. La pluie, le mauvais temps persistant rendent le terrain difficile, glissant, l'ascension des côtes est dure : il semble que les obus soient bien lourds et le chemin long de la route où s'arrêtent les caissons aux positions de batterie. Toutes les nuits il faut ravitailler, la dépense est inouïe en munitions. Chaque jour on croit avoir atteint le paroxysme de l'effort et le lendemain demande plus encore. L'air perpétuellement vicié par la fumée et les gaz toxiques rend les travaux et le service des pièces de plus en plus pénibles. Pas une plainte, tous sont rayonnants de bonne humeur, d'entrain, de courage. Harassés, épuisés, sans sommeil depuis un mois, les hommes ne sentent plus leur fatigue. Ils vont..., ils tirent... et maintiennent quarante jours cet effort sans nom : le général ne leur a-t-il pas dit qu'ils devaient tenir à tout prix et que de leurs sacrifices dépendait le salut de la France!

Le 7 avril, le groupe est relevé, gagne le village de Blesmes ou il embarque pour Château-Thierry.

CHAPITRE V

DANS L'AISNE

17 avril-22 juillet 1916.

Débarqué le 13 avril à Château-Thierry, le groupe va cantonner à Gland où il reste quelques jours au repos. Le 17, le I^{er} C. A. est désigné pour relever le 18^{e} C. A. sur le territoire de la V^{e} armée, rive droite de l'Aisne.

Par Cierges et Perles le groupe arrive en secteur le 21 avril et occupe les positions du 118^{e} R. A. L. : la l^{re} batterie au nord-est de Paynan, la 2^{e} dans le bois et sur la côte de Beaurieux ; la3^{e} au sud de Moulins. Fort distantes les unes des autres, les trois batteries font partie de groupements d'artillerie différents. Beaurieux, Moulins : ce sont là des noms connus de la plupart d'entre nous; les hasards de la guerre nous ont ramenés dans la région où nous avons combattu de septembre 1914 à novembre 1915.

Qu'ils sont tristes ces pays dévastés ! Bois des Couleuvres, de Beau-Marais, forêt de Vauxclerc, vos arbres mutilés, blessés, dressent maintenant leurs squelettes décharnés vers l'ennemi, vers Craonne et Craonnelle ! Forêts qu'en 1914 nous avons connues verdoyantes, les obus vous ont hachées! Vos pauvres troncs meurtris dressent encore un bras vengeur vers l'ennemi. Déchirés par l'obus, ces arbres séculaires ne veulent pas mourir. Glorieux symbole ! Sur les troncs éclatés, brisés, tombés, la sève du printemps pousse encore des bourgeons. Malgré les crimes d'une horde barbare ils ne sauraient périr : des bouquets de feuilles couronnent ces squelettes torturés.

Et vous ! Beaurieux, Moulins, Cormicy, Cauroy, vos ruines, vos murs calcinés tendent aussi vers le ciel la grande pitié de leurs foyers détruits. Là aussi la guerre a passé.

Ah! les vengerons-nous jamais, ces pauvres hameaux dont les maisons éventrées crient vengeance !

Près de la 2^{e} batterie, à Beaurieux, un obus a abattu toute la façade d'une maison. Le reste est encore debout; à demi effondrés, les planchers tombent peu à peu. Au second étage l'ouverture béante laisse voir un lit d'enfant couvert encore de sa jetée rouge. Accroché au mur, près d'un tableau de famille, un cheval de carton pend, lamentable jouet déchiqueté par quelque éclat d'obus. Peut-être l'enfant, pauvre innocent dont la chambre est ouverte à tous les vents, est-il là quelque part, écrasé sous les décombres...

Ahl oui, les venger, ces victimes innocentes! L'inaction nous pèse. Remis de ses fatigues de Verdun, le l^{er}/101 a mieux à faire que tenir un secteur calme. Les « ch' timis » sont en majorité au groupe. Ils songent que leurs villages sont dans le même état. Sans nouvelles de leurs familles abandonnées dans les pays occupés, la haine de l'ennemi les soutient. Déjà on parle d'une grande action prochaine dans la Somme et d'une avance vers le nord. En seront-ils les « gars de ch' Nord » ?

Le 22 juillet, le groupe abandonne ce secteur de toute tranquillité. Pendant trois mois de véritable repos il n'a pas eu une perte.

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE LA SOMME

22 août-9 octobre 1916.

Le 2 août, après des exercices de mise en batterie à Saint- Eugène, le groupe embarque à Château-Thierry pour le camp de Crèvecœur où il prend part à une manœuvre de division. Le 22 il est engagé dans la bataille que nous livrons à l'ennemi sur la Somme. Il ne va pas tarder à s'y distinguer.

Il arrive sur la rive gauche de la Somme, entre Péronne et Dompierre; nu, argileux, le terrain mouvementé est plissé par de longues ondulations orientées du nord au sud et dont les crêtes successives semblent se propager jusqu'à l'horizon. Sur les deux rives de la Somme, ce sont de vastes sillons parallèles dont les différences de niveau de val à crête ne dépassent pas souvent 60 mètres. Des croupes à pentes douces séparent les vallonnements. Large souvent de 1 kilomètre, la Somme n'est qu'un vaste marécage où on ne saurait reconnaître le lit de la rivière, tant la végétation est grande. Pour se glisser entre les plis du terrain elle dessine de capricieux méandres, s'étrangle parfois entre deux croupes finissantes comme près de Cléry, tantôt au contraire s'étale en larges étangs couverts de luxuriants roseaux. D'étroites passerelles construites par le génie permettent la traversée de ces marais. Malheur à celui qui s'y aventure en plein jour. L'ennemi les a repérées et ses tirs sont fréquents, chaque coup soulève des gerbes d'eau et de vase; la passerelle tremble : le malheureux agent de liaison doit bientôt se résoudre à un bain forcé.

La 1re batterie met en position à l'ouest et en lisière du bois de Méréaucourt, la deuxième dans la Grenouillère, la 3e en bordure de la route et à la sortie est du village de Frise. Nous devons protéger et prolonger l'action de deux groupes du 41e R. A. G. dans leurs barrages et leurs préparations d'attaque. Les tirs demandés au groupe sont en général des concentrations sur les routes et les pistes avant et pendant les attaques, des harcèlements sur les ravins avoisinant le secteur attaqué pour éviter les rassemblements. C'est ainsi que le 25 août, par une concentration sur le bois d'Anderlu, il fait avorter une contre-attaque allemande. Pour coordonner l'exécution des tirs, les 2e et 3e batteries viennent occuper un emplacement commun près de la 1re et à 400 mètres au sud-est de Frise.

Par avions ou ballons, le groupe règle chaque jour sur des batteries ennemies. Contrôlés, ces tirs valent au groupe les félicitations du commandement pour leur efficacité constatée. Jusqu'ici le feu de l'ennemi n'occasionne que des pertes légères. La grande attaque est pour le 30 à midi. Nos batteries se porteront sur l'autre rive de la Somme où des positions sont reconnues. Au dernier moment, elle est remise au 3 septembre. L'heure H est fixée à midi.

Nos troupes progressent en direction de Combles et de Maurepas. Le 5, le groupe traverse la Somme aü prix de difficultés inouïes. La 2e batterie reste vingt-quatre heures embourbée dans le chemin de la Grenouillère. La boue liquide atteint le ventre des chevaux; les canons enfoncent jusqu'à l'essieu. Dans la nuit sombre, sous la pluie battante, les conducteurs s'efforcent d'activer leurs chevaux par tous les arguments dont la corporation a le secret : coups d'éperons et de fouet, cris d'encouragement et décoléré, avalanches de jurons. Dans l'eau et la boue, recouverts d'une carapace boueuse, les servants poussent aux roues, on double, on triple les attelages. Sous la violence des efforts, les traits se cassent; des chevaux tombent, s'embarrassent dans la bricole; on les relève et chaque pièce tour à tour franchit le mauvais passage; on atteint les pistes de planches.

Les marécages sont passés, on avance vers Maurepas. La 1re batterie s'installe dans le ravin du Chat, les deux autres s'établissent à l'est. L'ennemi tient encore les dernières ruines de la lisière est de Maurepas. Il est là tout près : au fracas des marmites qui ouvrent dans le sol des entonnoirs énormes, s'ajoute le sifflement mélodieux des balles. Malgré de violentes contre-attaques les Allemands sont chassés des dernières maisons de Maurepas qu'ils tenaient encore.

L'artillerie ennemie réagit vigoureusement et nous cause des pertes sensibles. Malgré le bombardement et les hommes hors de combat, les pièces ne suspendent le tir que le temps nécessaire au refroidissement des tubes. Voyez l'équipe de pièce : ils sont sales, couverts de boue, tachés de larges plaques jaunes de mélinite. La chaleur est forte et le travail pénible; ils ont enlevé leurs vestes; sur les visages fatigués, tirés, assombris par le casque, la sueur coule en longs sillons. Dans un nuage de poussière et de fumée, assourdis par les coups de départ et le recul des pièces, ils courent de l'abri à munitions au canon et tirent toujours. Un fracas formidable !... un obus vient de tomber sur une pièce de la 1re batterie : déchiquetée, elle s'écrase sur ses roues en miettes, le tube tordu saute en arrière : trois servants sont tués. Ceux qui restent relèvent leurs camarades, les étendent côte à côte, puis vont aider au tir des autres pièces qui continue sans arrêt.

Ailleurs, un 210 blesse grièvement un servant. Après l'instant de stupeur qui suit l'éclatement, dans la fumée qui se dissipe, dominant les cris du blessé, une voix s'écrie : « Dépêchons-nous de tirer ! au moins les Boches ne verront pas qu'ils ont louché juste. » C'est le chef de pièce LESAINT; déjà calme, il repointe la, pièce.

Le maréchal des logis WALLERAND, pris sous un éboulement provoqué par un obus, meurt étouffé. Blessés, enterrés, nombre de camarades ne doivent leur salut qu'au courage du maréchal des logis DHURR et du canonnier DAÏLLEZ, pour ne citer que ceux-là. Durant un violent bombardement ils dégagent avec le plus grand sang-froid leurs camarades ensevelis.

Il faudrait un volume entier pour raconter les actes d'héroïsme de tous ceux du groupe qui se sont distingués dans cette bataille de la Somme. Écoutez plutôt ce que fit le 9 septembre 1916 le maréchal'des logis DEUSY, de la l[re] batterie : on vient à peine de commencer le tir que le bombardement se fait acharné. Un obus de gros calibre éclate en avant de sa pièce et tue trois de ses hommes. Seul il reste debout avec le servant CANTINIAU; le pointeur est tombé en travers de la crosse, le tireur gît sous les roues, l'autre servant a été projeté violemment contre le parapet, son corps s'y est écroulé en tas informe. « Il faut tirer, l'ennemi nous attaque ! » s'écrie DEUSY. Il dégage les cadavres, se met pointeur et CANTINIAU tireur : toute la journée sous la mitraille ils assurèrent à eux deux le service de la pièce! Peut-on trouver un plus bel exemple d'énergie et de dévouement?

L'ennemi s'accroche à chaque mouvement de terrain et se défend vigoureusement, mais que ne ferait-on pas avec de tels soldats? on reprend le village « Le Forest »; Combles, transformé en une véritable redoute, est enlevé à l'arme blanche le 26.

Le groupe, désormais trop éloigné des zones d'action, va s'établir au sud de Combles, dans le ravin d'Anderlu. Il est en liaison étroite avec l'infanterie et se rapproche le plus possible des premières lignes. Il met en batterie à 800 mètres des tranchées des « Portes de Fer », ouvrage de tranchées bétonnées défendant Sailly-Saillisel et le bois de Saint- Pierre-Waast. La pluie a rendu le terrain impraticable. Pistes et routes ne sont plus que fleuves de boue et les ravitaillements en munitions sont incessants. Les batteries réduites à quatre canons ont perdu le tiers de leurs hommes. Qu'importe? Ceux qui restent se dépensent doublement et le groupe reçoit à nouveau des félicitations pour la précision de ses tirs dans l'attaque de Sailly-Saillisel et pendant l'assaut de la lisière fortifiée du bois de Saint-Pierre-Waast.

Le 9 octobre le groupe est relevé. Engagé pendant cinquante-deux jours dans l'une des plus terribles batailles qui furent jamais, il a tiré plus de 80.000 obus, perdu le tiers de ses hommes et de ses canons. Sous l'énergique impulsion du commandant, officiers et hommes ont rivalisé d'ardeur : le groupe, une fois encore, s'est montré au-dessus de tout éloge. Le chef d'escadron DUTHEIL DE LA ROCHÈRE est promu officier de la Légion d'honneur et sa splendide citation juge l'œuvre du l[er]/101 :

« Officier supérieur d'une éclatante bravoure et d'une habileté consommée; depuis le 15 août 1916 a brillamment commandé son groupe dont il a obtenu un rendement exceptionnel, occupant constamment les positions de batteries les plus avancées; a brisé par ses tirs très précis plusieurs contre- attaques violentes de l'ennemi en lui infligeant des pertes considérables et constatées. »

CHAPITRE VII

LE SECTEUR DE CHAMPAGNE

Octobre-novembre 1916. — La réorganisation du groupe.

Le 15 octobre 1916, les batteries embarquent à Marseille-en-Beauvaisis à destination de la Champagne; elles arrivent le lendemain à Vitry-la-Ville près de Châlons et vont cantonner à Vésigneul-sur-Marne où elles restent au repos jusqu'au 20 octobre.

Le 1er C. A. doit relever le 4e C. À. sur le front de Champagne. Le groupe en une longue étape parvient à la Croix-en- Champagne; le lendemain, il relève le groupe LÉVESQUE du 104e R. A. L. Les 2e et 3e batteries relèvent celles du 104e sur leurs emplacements mêmes, l'une au nord de Minaucourt, l'autre au nord du Bois carré. La position de la lre batterie est repérée. Elle ne sera pas occupée et un nouvel emplacement est choisi au Trou Bricot.

Ce secteur des Hurlus est à cette époque de tout repos. Pendant quarante-cinq jours le groupe reste en position et ne subit aucun tir. Il n'a aucune perte. Seul le sous-lieutenant LEMORA est blessé par une balle, étant en observation en première ligne.

Le,4 décembre, le groupe relevé est envoyé à Pontivy pour prendre possession du matériel de 105 qui lui est destiné. Il subit d'importantes modifications. La 3e batterie, commandée par le capitaine CERTAIN, est détachée du groupe et servira de noyau avec une batterie du 118e à la formation du 1er groupe du 105e R. A. L. Pour la remplacer, le 1er/101 forme une troisième batterie en puisant dans les effectifs de ses deux dernières unités. Elles sont complétées avec des renforts de la classe 1917 venus des dépôts de la région. On touche de nouveaux chevaux. Chaque batterie armée de 4 canons de 105 Schneider à tir rapide compte 195 hommes et 176 chevaux. Le capitaine MÉDART est désigné pour prendre officiellement le commandement du groupe.

Le 23 janvier 1917, les trois batteries embarquent à Vannes pour Dormans (Marne).

Après l'année des batailles de la Somme et de Verdun, ce séjour d'un mois et demi en Bretagne, agrémenté de promenades à la baie de Quiberon et à Notre-Dame-d'Auray, est délicieux. Quel plaisir de galoper dans les landes parmi les hautes bruyères, de respirer à pleins poumons l'air violent de l'Océan. Que nous sommes donc loin de la guerre ici ! Plus de marmites, plus de gaz, des villages vivants, des maisons debout, oui des maisons. Plus de ruines noircies par l'incendie. Que c'est étrange ! Mais nous nous habituons bien vite aux charmes de la vie civilisée que le long séjour au front nous permet d'apprécier à leur valeur. Nous serions presque tentés de nous engourdir dans ce bien-être..., mais notre œuvre n'est pas terminée, la guerre n'est pas finie et là-haut les camarades nous attendent. Avec notre beau matériel neuf, quel beau travail ne ferons-nous pas? Vers quelles luttes, vers quelles victoires allons-nous l'emmener ?

CHAPITRE VIII

LA DEUXIÈME BATAILLE DE L'AISNE

L'offensive de 1917. — Le 16 avril. — Craonne.

Débarqué à Dormans, le groupe se rend à Hourges où il cantonne. Deux fois déjà en 1914-1915 et en 1916 nous avons tenu secteur dans la région. À chaque retour les ruines se sont accumulées, le pays nous semble plus désolé, plus détruit. Nous sommes ici très près de ces villages où notre poursuite s'est arrêtée en 1914, Saint-Thierry, Pouillon, Hermonville. La reprendrons-nous bientôt ? Dès longtemps de Reims à Ypres une formidable offensive anglo-française se prépare. Belges et Anglais attaqueront dans le Nord; les armées françaises enlèveront le quadrilatère de hauteurs et de creutes qui s'étend de LaFère à Soissons et de Laon à Reims et constitue le point d'appui central de la défensive allemande.

Le 1er corps fait partie de la Ve armée sous les ordres du général MAZEL. Son secteur est un des plus difficiles qu'il soit : notre infanterie est accrochée aux pentes qui accèdent au plateau de Craonne, appelé encore plateau de Californie.

Dès le 30 janvier 1917 le groupe est chargé de la construction d'emplacements de batterie sur la rive droite de l'Aisne. Les officiers et les servants vont cantonner à Beaurieux d'où chaque jour partent travailler les différentes équipes employées à la construction des positions.

Le 16 mars 1917, le groupe reçoit l'ordre d'armer trois des positions construites par lui.

Le jour de 1' attaque est fixé. Durant les cinq jours qui la précèdent, les tirs d'interdiction lointaine alternent avec des neutralisations et des concentrations de feux sur les convois de troupes ou de ravitaillement. Nous n'avons plus que onze pièces, l'une d'elles a sauté. Deux fois le jour « J », le jour de l'attaque, est reculé de vingt-quatre heures. Que cette attente d'une grande bataille est énervante! les derniers détails des tirs sont minutieusement réglés; nuit et jour on attend ; les sacs sont bouclés, les cantines sont faites, dès le tir de préparation nous quitterons les positions pour participer très vite à la poursuite de l'ennemi. Les T. R. se rassemblent et les échelons viennent s'installer près des batteries dans le bois de Beaurieux. L'attaque est fixée au 16 avril.

A 5 heures commence la préparation d'artillerie. Son intensité croît de plus en plus jusqu'à 6 heures; c'est l'assaut d'infanterie... A 9 heures, au moment où le groupe doit passer sous les ordres de la 162e D. I. pour participer à son avance, ordre est reçu de continuer la neutralisation jusqu'à nouvel ordre. Tous les objectifs ne sont pas atteints. Peu à peu, le tir se ralentit. Vers midi les batteries cessent le feu.

Le lendemain l'attaque recommence. Les principaux obstacles à notre avance tombent entre nos mains. Nous tenons Craonne et les organisations de première ligne. La seconde ligne des retranchements ennemis arrête nos troupes. A leur magnifique élan, plein de bravoure et de ténacité, s'opposent des forces naturelles. Le mauvais temps s'accentue. Des bourrasques de pluie et de neige rendent le terrain impraticable et empêchent toute action de grande envergure. Les terres ne sont plus que des bourbiers, les routes défoncées gênent les ravitaillements : l'infanterie est obligée de suspendre momentanément son offensive sans pouvoir profiter des résultats acquis.

L'ennemi prononce de violentes contre-attaques. Son artillerie réagit avec fureur; très active, elle s'acharne sur nos positions et les arrose d'obus à gaz provoquant ainsi de nombreuses intoxications. Le 26 avril, les officiers de reconnaissance du 118e R. A. L. parviennent à nos positions. Leurs batteries vont venir nous relever.

CHAPITRE IX

LA BATAILLE DES FLANDRES

Juillet-décembre 1917.

En fin avril et pendant les premiers jours de mai le groupe gagne par route Torcy-le-Petit, à proximité du camp de Mailly. Après l'attaque de l'Aisne et les sombres jours de Craonne, c'est plaisir de respirer largement l'air frais du matin. Chaque jour nous partons à 4 heures pour terminer 1' étape avant la chaleur. C'est encore un printemps qui s'écoule. Dans les bois verdissants que nous traversons, partout les oiseaux chantent et le roulement même de nos pièces ne les interrompt pas. Un beau soleil égaie toute la colonne qui va chantant la *Madelon* ou le *Régiment de Sambre-et-Meuse.* En tête de chaque batterie les servants à pied rythment la marche; il faut les voir se redresser à la traversée des bourgades... chaque village nous fête et nous gâte.

Jusqu'au 10 juin, le groupe prend part à des exercices de tir, des écoles à feu et des manœuvres au camp de Mailly. Les officiers vont suivre des cours de perfectionnement. Tous s'entraînent et complètent leur instruction pour partir bientôt vers de nouveaux combats!...

Le 25 juin, le groupe embarque à Mormant; le *21,* il débarque à Dunkerque et cantonne à Bissezeele. Le 1er juillet nous sommes en Belgique, au nord de Poperinghe, entre Dixmude et Ypres, à quelques kilomètres du canal fameux de l'Yser.

La ligne de démarcation avec l'ennemi est constituée par le canal de l'Yser à Ypres, tant de fois disputé. Entre l'armée anglaise et les Belges nous ferons partie de l'extrême gauche d'une offensive britannique en Flandre.

C'est un pays plat de polders et de terres marécageuses tout différent du Hainaut et du plateau de Belgique où nous avons combattu en 1914. Là plus de bois. Seule la forêt d'Houthulst apparaît au loin dans les lignes allemandes, bien au delà du canal. Des haies verdoyantes entourent chaque champ; bordées d'arbres, les routes se dessinent à perte de vue. Dans cette plaine immense, buissons et rangées d'arbres sont les seuls obstacles aux vues. Tout le pays est recouvert d'un réseau de canaux d'irrigation extrêmement serré. L'eau affleure partout la surface du sol. On ne saurait creuser aucune sape, aucun abri. Seules les nombreuses maisons isolées dans la campagne permettent de construire et de dissimuler des abris bétonnés. L'eau est un obstacle à tout travail de terrassement. Les tranchées sont construites en superstructure avec des sacs à terre ou des mottes de gazon maintenues par des treillages métalliques. L'eau qui sourd partout, les canaux, la terre trop meuble sont des obstacles à la circulation. Elle ne peut se faire que sur les routes pavées et se signale à l'ennemi qui, inquiet des symptômes que révèle une grande circulation, harcèle et interdit sans cesse les voies de ravitaillement

Les lignes ennemies ont subi durant cinq jours une préparation d'artillerie intense qui a réduit à néant les formidables ouvrages en béton armé constituant tout le système de défense allemand, lorsque le 31 juillet 1917, de concert avec l'armée britannique, notre infanterie part à l'attaque. Le soir, le terrain gagné est considérable quand une pluie diluvienne, qui va durer près d'une semaine, arrête l'offensive et nous fait perdre le bénéfice de la surprise et du désarroi causé par la violence de l'offensive. La rive gauche du canal est à nous; le groupe reconnaît des positions et des observatoires vers Steenstraate, de l'autre côté du canal. Car notre avance ne s'arrêtera pas là et bientôt nous progresserons à nouveau !

Le 16 août, en effet, l'action reprend; le groupe est chargé de neutraliser des batteries ennemies et de prendre sous son feu celles qui pourraient se dévoiler au cours du combat. On gagne du terrain et le village de Bixschoote est enlevé.

Au cours de ce combat, fut mortellement blessé le canonnier NOLONNE. Son nom ne saurait être oublié. Ce fut un modèle de bravoure réfléchie : près de nous, une batterie voisine subissait un tir intense d'obus de tous calibres. La position, intenable, avait été évacuée. Or une de nos lignes passait par cette batterie. Quelques minutes avant l'heure d'attaque elle est coupée..., de son fonctionnement peut dépendre l'efficacité de nos tirs. Il faut la réparer à tout prix. C'est folie! le bombardement est de plus en plus violent... l'heure presse... Soudain un homme se précipite... C'est NOLONNE, il court vers la batterie voisine... il approche du danger..., le voilà sous la mitraille qui écrase la position. Seul dans la batterie abandonnée, il cherche la coupure, la trouve..., se couche..., cherche sa pince et commence son épissure... Il ne peut achever la réparation; criblé d'éclats il est mortellement blessé. Transporté à l'ambulance il put, suprême consolation, voir épingler sur sa poitrine la Médaille militaire.

Le 18 août, le groupe, profitant du terrain conquis, vient s'établir aux environs de Pypegaele. Il y reste trois mois, appuyant de nombreuses actions d'infanterie. Il tire sur des rassemblements de troupe qu'il disperse et fait de la contre- batterie. Mais la mauvaise saison est précoce. Le séjour devient de plus en plus pénible. L'eau s'infiltre partout. Son envahissement augmente sans cesse.

Ces conditions d'installation défectueuses sont aggravées par les tirs journaliers que subissent les batteries. Incendies et explosions de munitions sont fréquents car il est impossible de creuser de solides abris à munitions. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, une colonne d'avant-trains et de ravitaillement est prise sous un violent tir de

gros calibre. Des caissons sautent. Blessés, affolés, les chevaux s'embarrassent dans les harnais, se cabrent et s'abattent. De nombreux conducteurs sont tombés. Des voitures se renversent. Embouteillée, la colonne ne peut plus fuir la zone dangereuse... Des volontaires quittent spontanément les abris de la position pour porter secours aux blessés et ramener un peu d'ordre dans le détachement..., ils sauvent ainsi leurs camarades et permettent aux voitures de quitter la zone battue par l'ennemi.

Le 6 octobre, un bombardement détermine un violent incendie à la 2e batterie. Son personnel, au-dessus de tout éloge, s'emploie sous le feu de l'ennemi à l'extinction des gargousses en flammes.

Le 9 décembre, le 1er C. A. est relevé. Les armées anglaises et belges se partagent son secteur; le groupe est remplacé par des batteries anglaises.

La température est excessivement froide et les étapes sont longues et rudes jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre où le groupe arrive le 3 janvier 1918.

CHAPITRE X

LE SECTEUR DE L'AISNE

Au mois de janvier 1918 le groupe est encore une fois réorganisé : on constitue trois batteries à effectif réduit et une colonne légère de ravitaillement dont le personnel et les chevaux sont prélevés sur les excédents des batteries transformées.

La marche se poursuit vers Fismes. Le 1er C. A., en effet, va relever le 5e C. A. dans le secteur de la Ve armée sur la rive droite de l'Aisne. Une fois encore nous revenons dans le même secteur où le groupe en 1914-1915, en 1916 et à l'offensive de l'Aisne en 1917, a déjà si vaillamment combattu. Des villages et des bois que nous avons aimés, dont à chaque retour nous avons constaté la destruction plus avancée, rien ne reste plus que des ruines et des arbres abattus, mutilés. Les arbres ne poussent plus. Par leurs blessures béantes toute leur sève s'est écoulée : ce ne sont plus que des piquets déchirés, brisés entre des trous d'obus au fond desquels une eau sale croupit.

La relève des batteries du 105e a lieu sans incident. La 1re batterie met en position dans cette partie du bois de Gernicourt appelée le bois Brûlé que nous avons déjà occupée les années passées. Une section de la **2e** s'établit près de là, tandis que sa deuxième section s'installe sur la rive gauche en bordure de là route de Chaudardes à Craonnelle dans le bois du Blanc- Sablon. La 3e batterie reste dans le bois Brûlé et détache une de ses pièces dans un emplacement avancé au bois des Buttes.

Dès leur arrivée aux observatoires, les anciens du groupe recherchent s'ils ne verront pas dans la plaine ces deux chevaux devenus sauvages, qu'ils ont vus des mois durant, en 1915, galoper à la tombée du jour entre les lignes. Personne n'a jamais pu s'en emparer. Mais dès longtemps quelque balle a dû mettre un terme à leur vie errante et c'est folie de les chercher encore.

Le secteur est d'une nervosité extrême. L'ennemi prépare une offensive. Son artillerie fort nombreuse procède à des réglages quotidiens et effectue de nombreux tirs de destruction dès qu'il a exactement repéré l'emplacement d'une de nos batteries.

Le 7 juin, la zone des positions et le P. C. sont bombardés dans le courant de l'après-midi. Le 1er mars, au cours d'un tir de concentration de l'ennemi sur nos batteries, le capitaine DÉPINAY, le sous-lieutenant GRESSIER et l'aspirant SOULIÉ sont tués par un obus éclatant à l'entrée du poste de commandement. Le capitaine DOPRIN, le capitaine GUILLAUME, le lieutenant DUPONT et un homme sont blessés. La **2e** batterie subit un tir de démolition qui bouleverse ses abris sans causer de pertes dans le personnel.

Le groupe marmité ne reste pas inactif. Il appuie des coups de main, neutralise des batteries allemandes, prend sous son feu les troupes ennemies en marche qui lui sont signalées et tire en particulier sur les batteries allemandes du bois Claque- Dent.

L'activité allemande ne se ralentit pas. Le 29 mars, la 1re batterie et le P. C. sont violemment bombardés. Un homme est tué, un autre mortellement blessé." Les bombardements par obus explosifs alternent avec les marmitages d'obus à gaz. Le 7 avril, un tir à ypérite sur la 1re batterie et le P. C. dure deux heures. Grâce aux précautions prises, trois hommes seulement sont légèrement brûlés et évacués pour quelques jours.

Le 10, nous repoussons un coup de main dans la région de Juvincourt—Berry-au-Bac. Le 14, nous appuyons sur le même point une attaque française.

Le 23 avril, le 25, nouvelles attaques. Le groupe tire tout le jour. A minuit, il neutralise encore des batteries allemandes pour appuyer une attaque de nuit de la 71e D. I., lorsqu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir pour le lendemain. Déjà les 1re et 2e divisions du corps d'armée sont parties prendre part à la bataille acharnée qui se livre dans la région de Montdidier. La 71e D. I. est seule restée en secteur. Le 26, elle est relevée par des troupes anglaises. Elle aussi va partir en renfort dans la Somme. Elle va cantonner près des points d'embarquement aux environs de Gournay-en-Bray. Quant au groupe, il l'accompagne et reste en réserve dans la région de Saint-Germer. Il attend là l'ordre de départ. Mais là-bas, dans la Somme, la bataille diminue d'intensité; l'avance ennemie est enrayée. Le 1er C. A. vient se reformer près de ses réserves et pour nous le séjour au repos se prolonge...

CHAPITRE XI

LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE

Soissons. Les combats de la montagne de Paris.

Le repos du groupe n'allait pas durer. L'ennemi prononce une formidable offensive sur un front partant des monts de 'Champagne jusqu'à Soissons. Sous la poussée allemande nos troupes se replient... Le 28 mai, nous partons... Par étapes forcées, le 1er C. A. gagne le Soissonnais et vient en renfort à la Xe armée pour participer aux combats les plus rudes peut- être qu'il ait livrés au cours de la guerre.

En trois jours, nous gagnons la région de Soissons. L'Aisne y coule de l'est à l'ouest. Sa vallée, large de 2 kilomètres, se creuse entre deux hautes falaises abruptes qui limitent deux plateaux coupés perpendiculairement au lit de la rivière par des ravins étroits, profonds et escarpés où coulent de petits ruisseaux, affluents de l'Aisne. Sur ces plateaux immenses, aux lentes ondulations, de riches cultures, point de bois, quelques grosses fermes isolées. L'eau est introuvable sur les hauteurs, aussi les villages sont-ils rassemblés dans les vallées. Tout au sud, à 20 kilomètres de l'Aisne et parallèlement à son cours, s'étend la forêt de Villers-Cotterêts.

Le 1er C. A. occupe, dès son arrivée, un secteur à cheval sur l'Aisne. Une division prend position sur la rive droite; les autres restent sur la rive gauche. Notre groupe les accompagne.

L'ennemi tient la moitié du plateau qui domine à l'ouest la vallée de la Grise. Par Soissons, Guffies, Bieuxy, la ligne monte vers le nord.

Le 1er juin, à midi, les batteries mettent en position sur le plateau au nord-est de Cœuvres-et-Valsery. Les chevaux sont maintenus à proximité des pièces. Nous aurons bien souvent à changer de position. Le groupe a pour mission de harceler l'ennemi dans les ravins où il se cache. Dès le 2 juin, il n'est pas en position depuis vingt-quatre heures qu'il a déjà tiré plus de 1.000 coups.

Le 3 juin, les Allemands prononcent une très forte attaque. Au cas où nos troupes devraient céder du terrain, le commandant de groupe reconnaît dans la matinée trois positions en arrière sur les pentes nord-ouest de Mortefontaine. A 10h 30, parvient l'ordre de se replier rapidement. Les batteries vont occuper les emplacements reconnus. Mais l'avance ennemie est contenue, le groupe se trouve trop loin pour exécuter ses tirs. Il va prendre position à l'est de la route de Mortefôntaine à Hautefontaine, à l'intersection de cette route avec le chemin venant de la ferme de Pouy.

Une colonne de caissons chargés de munitions est prise sous le feu ennemi au dépôt de la Râperie, près de Morte fontaine. Les munitions explosent, brûlent onze hommes, trois chevaux et trois caissons. Qu'importe ?... les batteries ont besoin d'obus. Sous les ordres du sous-chef artificier BERGER on met à l'abri les hommes brûlés et on continue le chargement des munitions. Des caissons sont en flammes; ils menacent de sauter. Mais rien ne saurait arrêter les conducteurs ; ils détellent leurs chevaux et sont eux-mêmes grièvement brûlés. Ah! leurs chevaux, leurs attelages!... Combien ils les aiment!... ils les sauvent à tout prix. Des lots de poudre explosent. Des hommes, leurs effets en flammes, hurlent, courent, se roulent sur le sol; le brigadier LANGLIN et le canonnier MAZILLE se portent à leur secours et éteignent les flammes...

Pauvres conducteurs ! Humbles héros souvent méconnus, rendons hommage à votre tâche obscure, à vos nuits sur les routes marmitées, à vos pénibles ravitaillements.

Les missions de tir sont de plus en plus lointaines. Le groupe se rapproche des lignes dans la mesure où le terrain le permet et vient occuper des emplacements en bordure est du ravin de Vauberon. Les attaques allemandes sont incessantes; les chevaux des canons sont toujours conservés à proximité des pièces pour sauver le matériel en cas de fléchissement de nos lignes. Nuit et jour le groupe arrose les ravins de Missy-aux- Bois, Pernant et Saconin et prend sous son feu les convois ennemis aperçus au sud de Soissons.

Le 12 juin, à 2 heures, l'ennemi commence une préparation d'artillerie sur nos lignes et sur nos batteries, en même temps qu'une interdiction très serrée sur toutes les routes de notre arrière-front. Tous les calibres sont employés en un mélange inouï d'obus explosifs et d'obus toxiques... ; l'attaque est prochaine. Sous ce violent bombardement le groupe tire sans arrêt dans les ravins où les troupes allemandes peuvent se rassembler. Toutes les communications téléphoniques sont rompues. La liaison optique est impossible, tant le nuage de fumée produit par le marmitage est épais. Les téléphonistes essaient en vain de réparer leurs lignes dont les parcours sont bombardés. Ils s'offrent comme coureurs et sous la mitraille, à travers les nuages de fumée et le gaz asphyxiant, vont porter les ordres du P. C. aux batteries. Ce feu d'enfer continue jusqu'à l'aube pour faire place à un barrage roulant annonçant l'action de l'infanterie. Dès le jour l'aviation entre en scène.

Par son poste de télégraphie sans fil le groupe est enfin renseigné sur la situation et transporte son tir sur le ravin de Missy-aux-Bois où des troupes ennemies sont signalées en très grand nombre. A 8h 30, le groupe a tiré tous ses projectiles; devant nous la ligne d'infanterie française fléchit sous la ruée ennemie; le groupe se replie sur Roye-

Saint-Nicolas, deux batteries mettent en position sur la croupe à Test de Bérouge, la 1re batterie sur la route de Mortefontaine à Hautefontaine. Aussitôt le tir reprend, de nouveaux réglages sont effectués et des convois de ravitaillement dispersés par notre feu. Le soir même, l'avance allemande est enrayée.

L'ennemi ne profitera pas longtemps de son gain, l'infanterie française par des actions locales améliore ses positions; le groupe appuie ces attaques. Il coopère ainsi à la prise du ravin de Gutry et de la cote 162.

Le 2 juillet, à 24h30, ordre d'aller relever au nord de Montigny-Lengrain des batteries de 75. Une menace d'attaque fait surseoir à l'exécution de cet ordre. Le 3, les 1re et 2e batteries vont occuper les positions de l'artillerie de campagne. Le mouvement ne peut s'exécuter avant 20 heures. Il faut traverser des zones harcelées et nous sommes en retard ! Sur ces positions le groupe remplit des missions de barrage sur les premières lignes.

Le 6 juillet, la 3e batterie rejoint le groupe qui, au complet, va occuper les emplacements du 2e groupe de notre régiment, relevé de secteur. Ces positions sont encore dans le ravin de Montigny. L'artillerie allemande se montre très active; la 1re batterie, bouleversée, a deux canons mis hors d'usage; elle change de position sans s'éloigner du groupe.

Le 18, au petit jour, après une courte préparation d'artillerie, bornée à un barrage roulant, l'infanterie française surprend l'ennemi par une attaque inattendue autant que violente. Le barrage n'est déclenché que quelques secondes avant l'assaut. Des tanks y participent. Le groupe prend immédiatement sous son feu diverses batteries ennemies. Il les empêche de tirer et de faire barrage devant nos troupes avant qu'elles aient gagné du terrain. L'attaque réussit et nous rend maîtres non seulement du terrain perdu dans les offensives précédentes de l'ennemi, mais encore de presque tout le plateau jusqu'à la montagne de Paris qui domine Soissons. L'ennemi ne s'accroche plus qu'en un point dans l'ouvrage du Mont-Lasé, près de Vauxbuin.

Dès 9h 30, ce succès est acquis. Le groupe, pour suivre la progression française, va s'établir près de Cutry, au nord de la cote 138. Il est là à 600 mètres de la râperie Sainte-Gréande, un de nos anciens objectifs. A 15 heures, le mouvement est terminé et les munitions sont transportées sur les nouvelles positions.

A cette époque se place l'épisode le plus douloureux de la campagne de notre groupe. Ce sont les combats de Saconin-et- Breuil, Missy-aux-Bois.

Le groupe reçoit l'ordre, à 21 heures, de battre les ponts que l'ennemi a établis à Venizel en amont de Soissons. La distance de tir est extrême. Aussi, les batteries se portent-elles en avant à 200 mètres environ au sud de Missy-aux-Bois. Dans la nuit noire, sur un terrain marmité, ypérité, conquis il y a quelques jours, les batteries se dirigent vers leurs nouvelles positions. Des chevaux morts, des voitures renversées obstruent la route qu'il faut dégager. Des cadavres allemands encombrent encore le chemin; dans la nuit on ne peut les éviter tous. Certains sont écrasés, aplatis par les roues des canons et des chariots. L'obscurité ne peut nous cacher l'horreur du champ de bataille, du terrain reconquis avec ses morts étendus dans la plaine, petites taches bleues ou grises, ses armes jetées, ses munitions, ses canons abandonnés. Près d'une pièce tous les servants sont restés, cadavres déjà verts, gonflés, ils semblent monter une garde funèbre. Une odeur de pourriture, de cadavre flotte partout... Parfois, dans sa lumière éblouissante, une fusée éclairante aux multiples étoiles nous montre un détail d'horreur : là, appuyés au talus de la route, des cadavres alignés comme à la parade... on n'a pas eu le temps de les enterrer...

Le groupe s'installe sur ses nouvelles positions, le P. C. est établi dans les grottes du ravin de Missy. Les échelons, d'abord établis dans le ravin, perdent de nombreux chevaux, le gaz stationne en nappe épaisse au fond de la vallée, asphyxie et brûle tout ce qui y séjourne. Ils vont s'installer à l'ouest de Dommiers. Le groupe est en butte à des tirs incessants d'obus à gaz et d'obus explosifs. De la rive droite de l'Aisne, l'ennemi peut surveiller le ravin et nous prend d'enfilade. Le 23, un sous-officier, cinq hommes sont mis hors de combat. Dans la nuit du 24 au 25, les batteries sont bombardées par obus à ypérite de 77, de 105, de 150, de 210!... La nuit suivante, nouveau marmitage..., le groupe accomplit toujours sa mission de tirs malgré la mitraille, malgré les gaz. Seize canonniers brûlés sont évacués. Le lendemain, le lieutenant TINEL, l'aspirant MÀSNOU, 1 sous-officier et 14 hommes sont évacués a la fois. Et le tir ennemi ne ralentit pas. Le 26 juillet, le groupe subit un marmitage à ypérite de trois heures Une fumée intense plane sur les positions. L'air, le sol, nos pièces, tous les objets environnants sont comme chargés et couverts de vapeur corrosive. Petit à petit, tous les officiers intoxiqués sont évacués. Quantité d'hommes sont brûlés, les évacuations se font de plus en plus nombreuses. Bientôt tout le personnel est atteint. Les conducteurs et les ouvriers des échelons ont remplacé les servants mais eux-mêmes sont vite hors de combat. Il n'en reste pas un de valide...

La mission est remplie malgré tout. L'aspirant HÉRITIER, seul avec une poignée d'hommes, continue le tir sur les routes et les ponts de Venizel. Le 2 août, les pièces n'ont plus un servant, nos canons ne tirent plus... Mais depuis deux jours les Boches avaient commencé leur repli; le groupe jusqu'au bout avait pu accomplir sa mission. Il est cité à l'ordre de l'armée :

« Sous le commandement du chef d'escadron GUILLAUME (capitaines VENDERVICK, DOPRIN, DESMOULIÈRES), ayant été porté, le 20 juillet 1918, sur la ligne même de résistance de l'infanterie pour battre un nœud de communications des plus importants, y a tenu pendant douze jours sans diminuer son tir, jusqu'à ce que ses trois batteries aient perdu sous le feu de l'ennemi tous leurs officiers, tous leurs aspirants, tous leurs pointeurs, leur médecin et qu'elles aient vu leur personnel réduit à quatre sous-officiers et onze servants. »

Les survivants du groupe se rassemblent aux échelons à Longavesnes. Du 2 au 10 août, les batteries y restent inactives. Le capitaine DESMOULIÈRES, l'aspirant HÉRITIER et quelques hommes en traitement à l'échelon sont évacués sur une ambulance. Le 10, arrive un important renfort; le groupe est reconstitué et repart au combat.

Le 11, il met en batterie au nord-ouest de Cœuvres. Il n'y reste que deux jours et va occuper de nouveaux emplacements près du Soulier, d'où il marmite le bois en fer à cheval de Bieuxy et Valpriez et les ravins d'Épagny. La consommation journalière est d'environ 1.000 coups. Que de peines représentent ces tirs! Le groupe subit de nouveaux bombardements à gaz. Les intoxications sont encore nombreuses. Mais le tir ne se ralentit pas. Chaque jour nous appuyons de nombreuses actions d'infanterie par des concentrations de feux sur les ravins où se terrent les troupes de contre-attaques ennemies.

I.e 20 août, pour suivre la progression française, nous passons l'Aisne et mettons en batterie entre Guisy-en-Almont et Tartiers. L'ennemi bombarde toujours! Les batteries ne servent plus que trois pièces; les servants, réduits de moitié, parviennent, par un effort surhumain, à tirer encore près de 1.000 coups par jour. La fatigue s'ajoute à la difficulté de vivre dans une atmosphère viciée par l'énorme masse de gaz que l'ennemi déverse sur nos lignes. Les servants vont toujours! Ils ne songent pas à la douleur de leurs épaules meurtries, tuméfiées par le transport des obus... Ils sont sans sommeil, le masque les étouffe et le 24 août ils progressent encore et vont mettre en batterie au lieu dit les Caves, au nord-est de Cuisy-en-Almont. Nos rangs s'éclaircissent de plus en plus. Le groupe que son activité fait remarquer à l'adversaire est en butte à des tirs très violents. Les pertes sont sérieuses; des canons sont mis hors d'usage. La 2e batterie, presque anéantie, est supprimée. Ses deux canons et le reste de ses hommes complètent lés deux autres unités.

Nos troupes ont encore gagné du terrain et dans la nuit du 2 septembre, le groupe va occuper de nouvelles positions dans l'entrée des carrières souterraines au nord-est de Cuffies. Epuisés, les hommes continuent leur tâche inouïe : le 14 septembre, ils parviennent encore à tirer 1.500 coups dans la journée.

Dans la nuit du 14 au 15, une nouvelle progression porte nos positions à 800 mètres au nord de Pont-Rouge, non loin du village de Margival. Les tirs se succèdent sans interruption sur le bois des Marraines, de la Fourragère, des Américains, sur les batteries ennemies. Ils ne laissent ni trêve ni repos au personnel si réduit dont le groupe dispose désormais.

Il semble qu'on ait atteint la limite des forces humaines. Avec un cœur admirable, les survivants du 1er/101 servent leurs pièces, les ravitaillent en munitions et se dépensent avec la plus haute abnégation. Un exemple entre tous : au cours d'un ravitaillement un homme à cheval est grièvement blessé; le sang s'étale en large tache brune sur sa veste..., il ne consent à avouer sa blessure et à mettre pied à terre que sa mission remplie. Il chancelle..., aucun de ses camarades ne s'était douté qu'il fût atteint.

Le 27 septembre, le groupe est relevé et embarqué à Vierzy pour Saint-Maurice dans les Vosges.

Terribles combats où le groupe a occupé plus de dix-huit positions et a été deux fois presque anéanti, mais épisode glorieux de cette seconde bataille de la Marne qui, en 1918, a ouvert l'époque de nos grands succès et de la victoire définitive. S'il a beaucoup souffert, que le 1er groupe soit conscient que son effort fut utile et que dans cette grande bataille il a eu sa part glorieuse d'un des plus beaux succès de la guerre.

CHAPITRE XII

L'ALSACE

Octobre-novembre 1918. — Les derniers combats.

Le 1er octobre, l'état-major, la 1re, la 2e batterie et la colonne légère débarquent au Thillot dans la vallée de la Moselle, au nord du ballon d'Alsace. Que de changement! De fraîches vallées verdoyantes au fond desquelles murmurent entre les roches les eaux écumeuses de quelque ruisseau. De noires forêts de sapins escaladent les collines. Plus loin, l'horizon nous est fermé par le massif du ballon d'Alsace. Jusqu'à mi-hauteur, il est couvert de forêts, puis s'étalent jusqu'au sommet d'immenses prairies où nous distinguons quelques taches blanches. A la jumelle, ce sont des hôtels, des sanatoria. Déjà la neige est apparue sur les plus hauts sommets et la crête du Guebwiller, tout là-bas, à l'est est éblouissante.

Qu'il fait bon respirer cet air vivifiant des montagnes et que l'on se sent loin, bien loin des plateaux dénudés et des sombres ravins pleins de gaz du Soissonnais où sont restés tant de nos camarades! Déjà ces peines s'oublient et seule reste en nous la mémoire de ces martyrs.

La 3e batterie détachée du groupe continue son déplacement en chemin de fer vers Gérardmer. Elle va mettre en batterie à la Roche des Fées sur la crête des Hautes-Chaumes. C'est près du col de la Schlucht, un des plus hauts sommets des Vosges françaises et l'ancienne crête frontière.

Le reste du groupe cantonne à Saint-Maurice. Par le col de Bussang, il va passer dans la vallée de Saint-Amarin et de Thann, dans cette partie de l'Alsace reconquise dès les premiers jours de 1914 et d'où l'Allemand ne nous a jamais pu chasser.

Au départ de Bussang, la montée est assez facile. Un chemin de fer à voie étroite suit la route en lacets. Un train croise notre colonne. Debout, serrés sur les plates-formes du « tortillard » de nombreux permissionnaires descendent vers la France. Gaiement, ils nous saluent au passage.

Le paysage de montagnes est superbe; les virages ne sont pas trop nombreux et on ne côtoie que d'assez loin le précipice. Par-dessus nos têtes, passent sans arrêt les wagonnets du transbordeur aérien qui ravitaille la vallée de Saint-Amarin... Les haltes sont nombreuses, la côte est rude et les chevaux peinent. Nous sommes à mi-flanc de la crête des Allemands, et voilà le tunnel creusé sous le col. L'une de ses extrémités était française, l'autre allemande. La frontière de 1914! A l'orée, nous sommes en Alsace. Instant inoubliable... Enfin, nous sommes en pays reconquis... « Salut, terre d'Alsace ! » Nous foulons ce sol tant aimé de nos provinces martyres sur lequel nous venons combattre avec plus d'ardeur encore pour le rattacher tout entier et à jamais à notre terre de France...

La descente est plus rude, car la pente est rapide. Par Urbès, nous pénétrons dans la délicieuse vallée de la Thur et traversons Wesserling, Saint-Amarin, Malmerspach, Moosch et Willer pour cantonner a Bischwiller d'où, le 4 octobre, les 1re et 2e batteries vont mettre en position dans la montagne. Au cours du mouvement, le chemin qui côtoie un ravin s'affaisse sous le poids d'une pièce. Le canon attelé roule au fond du ravin. Plusieurs hommes sont blessés, l'un très gravement.

Le front dans la région est constitué par les derniers contreforts montagneux des Vosges qui dominent la plaine d'Alsace; De l'observatoire elle semble immense. La vue s'étend sur toute la plaine depuis les pentes de l'Hartmonnswillerkopf, Ufïholz, Cernay, les « Idiots »jusqu'à la forêt de Nonnenbruck d'où émergent les puits de potasse du gisement alsacien.

Entre ces bois et la forêt du Hard, Mulhouse apparaît assombrie du nuage de fumée de ses usines. Tout là-bas enfin, à l'horizon, au pied de la Forêt-Noire dont les croupes se découpent sur le ciel, scintille un ruban bleu : le Rhin...

Le secteur, tenu par les Américains, est des plus calmes. La mission du groupe se bor ne à la confection de plans de barrages que nous n'aurons pas à exécuter, car l'ennemi ne manifeste pas la moindre activité.

Les positions établies sous les grands sapins des Vosges jouissent d'un camouflage naturel. Nos prédécesseurs ont établi des jeux, des appareils de gymnastique. On joue aux boules. La barre fixe a maints amateurs. De temps en temps, les mulets des colonnes de ravitaillement nous distraient au passage. Sacs, tonneaux, outres, fusils dont le canon dépasse, pain, quartier de viande dont l'extrémité traîne à terre dans les passages accidentés, leur bât contient tout et les transforme en masse énorme d'où se dégagent quatre petits pieds nerveux et une toute minuscule tête. Nous les voyons passer vers les camps de repos, vers les premières lignes...

Le 11 novembre, dès le jour, nous entendons sonner à toute volée les cloches de Thann et toutes celles de la vallée de la Thur. De la vallée, les cris de joie, la musique jouant la *Marseillaise*, les chants montent jusqu'à nous. A 10h 45, l'armistice est annoncé officiellement avec ordre de cesser le feu à 11 heures. Le 13 novembre, les batteries désarmées sont groupées aux échelons de Bischwiller. Suivant l'évacuation allemande nous allons pénétrer dans la plaine alsacienne et peut-être prendrons-nous part à l'occupation en Allemagne. On astique, on

brosse, on répare, on repeint canons et voitures pour défiler le 14 novembre, avant le départ, devant le colonel GASCOIN**,** commandant l'artillerie du 1er C. A.

Par Thann, Vieux-Thann et Soultz le groupe va cantonner entre Guebwiller et Colmar, à Soultzmatt. La population partout s'est assemblée. Vite, elle a édifié des arcs de triomphe de verdure, pavoisé toutes les maisons. Elle nous acclame et nous jette des rubans et des fleurs. De vieux Alsaciens pleurent de joie... Des jeunes filles se glissent entre les chevaux pour nous offrir leurs plus beaux bouquets. Les rues sont jonchées, de fleurs qu'écrasent les sabots de nos chevaux. Dans un petit village, les vieux vignerons ont fait chauffer du vin. Il faut les voir courir de l'un à l'autre et tendre à chaque cavalier un gobelet de vin du Rhin.

Pendant un mois, du 18 novembre au 22 décembre, le groupe reste à Soultzmatt, y donne des fêtes et des bals et n'en part que pour aller participer à l'occupation des territoires allemands, à la tête de pont de Mayence. Par route, il traverse l'Alsace et le Palatinat et Mayence, le 12 janvier 1919. Il va cantonner à Schierstein, à 3 kilomètres au sud de Wiesbaden. Le 19 février, il va occuper le village de Delkenheim, à l'est de Wiesbaden et près de la route de Francfort.

Ces entrées triomphales en Alsace, ce séjour en vainqueurs en Allemagne occupée furent la plus superbe récompense qui pût venir couronner les cinq années de luttes et de glorieux combats où s'est illustré le 1er groupe du 101e R. A, L. Le 9 mars, il embarquait à Biebrich-Ost, près Mayence, pour Lille. Cantonné à Haubourdin, pendant dix mois il allait travailler à la reconstitution de nos régions dévastées avant de rejoindre à Douai sa garnison définitive.